NOPQRSTUVWXYZ
tuvwxyz1234567890
NOPQRSTUVWXYZ
tuvwxyz1234567890
NOPQRSTUVWXYZ
nopqrstuvwxyz
67890

Lib.
BS
1430
.B465

Serm.

Class 223.11 Book B45

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.	On page	Subject No.	On page

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY
B45

CONFÉRENCE DU 6 MARS 1904

LES ORIGINES BABYLONIENNES
DE LA POÉSIE SACRÉE DES HÉBREUX

PAR

M. PHILIPPE BERGER
Membre de l'Institut.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Permettez-moi de commencer en vous remerciant de l'intérêt si soutenu que vous apportez à ces conférences. Cet intérêt tient à la nature de l'enseignement que M. Guimet a introduit en France, et qu'il poursuit par l'image, c'est-à-dire par son merveilleux Musée, et par les publications et les conférences qui en sont le commentaire perpétuel.

Quoi de plus captivant en effet que ces recherches sur l'histoire de religions, dans lesquelles une

BS1430
B465

observ[illegible] attentive nous apprend à reconnaître, non pa[illegible]ffet de la supercherie intéressée de quelqu[illegible] êtres, comme l'a prétendu l'esprit fron-deur du [illegible]e siècle, mais de hautes vérités enve-loppées [illegible]s des symboles parfois enfantins, et l'effort [illegible]tant de l'homme pour s'élever au dessus de [illegible] même, pour s'expliquer son origine et sa destinée, et pour rattacher par un lien direct le moment imperceptible du devenir universel qu'il représente à la cause immuable de tout ce qui existe.

Ces recherches d'un si puissant intérêt prennent un caractère plus passionnant encore, lorsqu'il s'agit de la Bible et des origines de la religion qui a donné naissance au christianisme.

Longtemps on a considéré la religion d'Israël comme un roc isolé, un phénomène unique en son genre, sans attaches avec les autres religions. On la croyait révélée tout d'un bloc par Dieu lui-même à Moïse sur le Sinaï, et l'on attribuait à une altération de la vérité hébraïque les ressemblances que l'on remarquait entre elle et les autres religions de l'Orient. L'étude comparative des religions a transformé cette manière de voir. Elle a fait rentrer la religion juive dans le cadre de l'histoire. Avant Moïse, avant Abraham,

318904

bien avant qu'il ne fût question du peuple juif, la Mésopotamie a été le siège d'une grande civilisation dont la sagesse était proverbiale dans l'antiquité et dont l'influence s'étendait trois mille ans avant notre ère jusqu'aux bords de la Méditerranée.

De cet arbre immense qui couvrait toute l'Asie antérieure, la religion d'Israël nous apparaît comme un rameau, tenant par toutes ses fibres au sol de la Chaldée. Ses traditions sur l'origine des choses et sur la création de l'homme sont chaldéennes d'origine; ses lois se rattachent à l'ancien code babylonien qui a immortalisé le nom d'Hammurabi; sa piété même est toute pénétrée d'influences chaldéennes; mais c'est un rameau greffé par un grand jardinier et qui a porté des fruits exquis.

Nous ne croyons plus aujourd'hui que le soleil tourne autour de la terre, et pourtant la terre, malgré sa petitesse, tient peut-être une place exceptionnelle dans le concert des astres, car c'est elle qui a vu naître l'homme. De même, nous ne croyons plus que toutes les religions de l'antiquité gravitent autour de la religion d'Israël; ce sont les grands corps qui attirent les petits; et pourtant la religion juive a joué un rôle unique dans l'histoire des religions et même dans l'histoire du monde,

car c'est elle qui a tiré Dieu de la nuit du sanctuaire et l'a fait parler au cœur de l'homme.

I

S'il est un genre qui doive échapper aux influences étrangères, il semble que ce soient les Psaumes.

La poésie lyrique est par son essence même un épanchement de l'âme; elle est l'expression ailée des sentiments qui s'envolent vers les régions éthérées, comme la voix du muezzin qui s'élance vers le ciel dans le silence du soir, pour retomber en notes perlées sur la campagne endormie. C'est le cri du cœur, qui répugne à toute idée d'imitation et d'artifice littéraire; et plus la poésie lyrique s'alimente à des sources profondes, plus elle doit jaillir limpide et pure de tout mélange.

Si l'on veut chercher quelque part le génie d'Israël, c'est dans les Psaumes qu'il faut le chercher. Nulle part dans toute la littérature hébraïque on ne trouve un sentiment aussi intime et marqué aussi fortement au coin du génie religieux d'Israël, que dans ce recueil d'hymnes, de complaintes, de prières et de litanies, de chants de triomphe et de cris de détresse, dans lequel l'âme du peuple juif a

affirmé sa foi en Dieu, au travers de tous les malheurs qui ont marqué les étapes de son histoire.

Toute la poésie hébraïque, avec la délicatesse de ses nuances, sa richesse d'images, avec son sens profond de la nature et sa connaissance plus profonde encore du cœur humain vibre dans ces strophes enflammées. Là rien de conventionnel ; un vers libre, caractérisé par le parallélisme, c'est-à-dire par cette répétition de la même pensée sous deux formes différentes, qui la martèle dans l'esprit. Et ce vers, qui pour la forme se distingue à peine de la prose, s'élève aux effets de la plus haute poésie par le seul effet de l'inspiration qui le pénètre.

L'inspiration, tel est le caractère distinctif de la poésie hébraïque ; si l'orthodoxie ne trouve dans les psaumes que peu de preuves de la doctrine de la révélation, ils sont le livre inspiré par excellence, dans lequel les âmes pieuses de tous les temps, et nous dirions presque de toutes les religions, trouvent la réponse à leurs aspirations. Cette inspiration, comme celle des prophètes, produit un bouillonnement intérieur qui se traduit par des vagues, dont les flots pressés se succèdent et viennent l'un après l''autre battre le rocher ; et elle s'exprime en images où la richesse du coloris

et la grâce des descriptions s'unissent à un réalisme qui serre la nature de près et saisit les choses dans leur unité et dans leur réalité sensible, pour en tirer les effets les plus puissants.

Mais, que ce soit le chant de l'oiseau qui célèbre du haut des airs les splendeurs de la création, ou la plainte de l'opprimé qui crie vengeance, c'est toujours à Dieu qu'il s'adresse, et ce Dieu n'est pas un dieu quelconque, c'est le dieu du psalmiste, c'est le seul. Ce n'est pas assez en effet de parler de monothéisme à propos des Psaumes, et cette expression froide et abstraite rendrait mal le sentiment qui pénètre tous les Psaumes, et repose sur un rapport direct, intime et constant de l'homme avec Dieu. Ils le définissent eux-mêmes en appelant ce dieu, le Dieu vivant, c'est-à-dire un dieu auquel on s'adresse et qui répond, qui enlève la maladie et le péché, qui délivre son fidèle de la main de l'oppresseur et lui donne la paix du cœur. Même quand il ne répond pas, son silence ne fait qu'aiguillonner la foi du fidèle, et provoque une explosion de sentiments contradictoires, de découragement et de ferveur, de doutes et d'affirmations d'une grande profondeur d'observation psychologique.

Par tous ces côtés, la note dominante des

psaumes est presque chrétienne, et l'on comprend que la piété chrétienne s'y alimente, et que Jésus se les soit appliqués à lui-même et y ait cherché un appui jusque sur la croix. Telle est la raison, ou du moins la raison principale pour laquelle on a été amené à dire : Les Psaumes ne sont pas de David; ils appartiennent à la période la plus récente de la littérature hébraïque, à celle qui touche au christianisme; ils sont de l'époque de la révolte des Macchabées. Les pauvres, les opprimés, la communauté pieuse, et en face les moqueurs et les sceptiques qui raillent leur foi; les ennemis puissants, le monstre des Roseaux et les taureaux de Basan, c'est-à-dire l'Égypte et la Syrie, les Ptolémées et les Séleucides ; les emblèmes païens mis dans le temple, la persécution d'Antiochus Épiphane, voilà leur horizon; et comme perspective ils nous font entrevoir la condamnation des sacrifices et tous les peuples venant rendre hommage à Jéhova de tous les bouts de la terre sur sa montagne sainte à Jérusalem.

Les Psaumes ne sont pas le cri d'un individu, c'est le cri d'un peuple, c'est la prière collective d'Israël, et le David dans la bouche duquel la tradition les a placés est plus qu'un homme, c'est le type du roi, du messie, de l'homme pieux, et sur les

traits de sa figure historique la piété juive a greffé la conception religieuse d'un Israël idéal.

Il y a dans cette manière de voir une part de vérité. Les Psaumes ne sont pas l'œuvre d'un homme; c'est un recueil; et pour tout dire en un mot, c'est le recueil des cantiques de la communauté juive. La place qu'il occupait dans la Bible hébraïque suffirait à le montrer. Ouvrez une Bible hébraïque, vous y trouvez d'abord la loi, à laquelle est étroitement associée l'histoire sainte, si étroitement que les deux ne faisaient qu'un seul tout; puis le recueil des prophètes, c'est-à-dire après le passé, la prédication et les perspectives d'avenir. C'est là la Bible fondamentale, celle que Jésus invoque sans cesse quand il dit : « La loi et les prophètes ».

A ces livres saints on a joint les hymnes sacrés que l'on chantait à la synagogue, en les faisant précéder d'indications musicales et de titres; puis d'autres livres de piété sont venus grossir le recueil, les Proverbes, Job, bien d'autres encore, jusqu'au moment où l'hébreu ayant cessé d'être employé comme langue littéraire, le recueil s'est trouvé tout naturellement clos. Cette troisième partie des livres saints jouissait d'une moins grande autorité canonique que les deux premières;

on les appelait « les Écrits », en grec, les « hagiographes » ; mais, ainsi qu'il arrive souvent, les derniers sont devenus les premiers, et ils ont rapidement joui d'un crédit d'autant plus grand qu'on les mettait sous le patronage de noms plus vénérés. C'est ainsi que l'on s'est habitué à parler des Psaumes de David, bien que dans la Bible même, les titres qui sont pour la plupart l'expression d'une tradition récente, n'attribuent pas à plus de la moitié d'entre eux cette origine.

La composition même du recueil justifie les vues qui précèdent sur sa formation, et nous prouve que nous sommes en présence d'un recueil qui s'est formé peu à peu, par suite d'additions successives. Le psautier se compose de cinq livres dont le premier seul ne comprend que des psaumes qui portent le nom de David ; c'est parmi ceux-là que l'on trouve, il faut le reconnaître, la plupart des psaumes, sinon les plus beaux, du moins les plus anciens.

Le second livre comprend un petit recueil de psaumes des enfants de Coré, suivi d'un supplément de Psaumes de David, presque tous rattachés par des titres très développés à des circonstances spéciales de sa vie. Nous avons là un travail de critique enfantine, qui a cherché à

identifier des œuvres anonymes, mais, en s'appuyant le plus souvent sur des ressemblances purement fortuites et des rapprochements artificiels. Les psaumes de ce second livre présentent un autre caractère qui leur est commun à tous. Tandis que dans le premier livre Dieu est partout appelé Jéhova, dans le second il est appelé Elohim; nous retrouvons ici la même distinction que dans les deux sources principales dont s'est formée la Genèse. L'un de ces psaumes même est répété dans les deux recueils sans autre différence que celle du nom divin. Il semble donc que ce soit moins une affaire d'époque qu'une affaire d'école ou de milieu.

Là s'arrêtent les Psaumes de David. La souscription du second livre le dit en toutes lettres, et elle en clôt le recueil, après la doxologie habituelle, par les mots : « Fin des prières de David, fils d'Isaï ».

A partir du psaume 73, nous trouvons bien encore quelques psaumes de David, mais isolés. Le troisième livre se compose presque entièrement des Psaumes d'Asaph et des enfants de Coré; le quatrième, qui s'ouvre par la prière de Moïse, ne comprend, sauf quelques exceptions, que des pièces anonymes, dont quelques-unes sont d'un souffle poétique très puissant, mais où l'on sent déjà l'in-

fluence de la liturgie. Enfin, le cinquième et dernier se compose presque uniquement de chants d'église et surtout de chants liturgiques, avec des répons et des ritournelles, et destinés à être récités ou à être chantés par la communauté. Parmi ces derniers, le petit recueil des « Cantiques de Procession » ou de « Pèlerinage » les *Maaloth*, comme l'hébreu les appelle, tiennent une place tout à fait éminente.

Ainsi donc les différents livres du psautier présentent une sorte d'ordre historique; ce sont des couches superposées, et l'on a placé en tête les morceaux qui passaient pour les plus anciens, ainsi que ceux dont on croyait pouvoir, à tort ou à raison, déterminer les auteurs. On conçoit que dans un recueil de ce genre il y ait des chants de toutes sortes, et le nom de Psaumes sous lequel nous les avons englobés répond très mal à la variété des termes qui servent à les désigner en hébreu.

Il y a là des hymnes, des psaumes de pénitence, des chants composés pour des circonstances spéciales, des Te Deum, des chants de victoire et des chants d'hyménée; d'autres sont destinés à accompagner certains actes du culte : ce sont les prières et les chants liturgiques. Comme ils sont de natures très différentes, les psaumes sont aussi

d'époques très diverses; il est même probable que la plus grande partie d'entre eux sont récents. Il en est de même pour tous les recueils de ce genre ; les anciens chants sont chassés par des chants nouveaux, qui répondent mieux à la pensée et à l'état d'âme des fidèles, et dans ceux qui survivent, on intercale des allusions, quelquefois même des strophes entières se rapportant à des événements contemporains.

Tout cela est vrai, mais on ne saurait être trop prudent, quand il s'agit de poésies où les indications historiques sont si vagues et tiennent une si faible place. Il est des sentiments dont on considérait l'expression comme l'indice d'une date récente et qui nous apparaissent aujourd'hui comme contemporains des débuts de la civilisation chaldéenne.

Un des psaumes qui paraissent le plus sûrement datés est le psaume 79, qui nous dépeint en termes si poignants la ruine de Jérusalem :

O Dieu, les nations ont envahi ton héritage,
Profané ton saint temple, mis Jérusalem en ruines.
Elles ont livré les cadavres de tes serviteurs en proie aux oiseaux des cieux,
La chair de tes bien-aimés aux bêtes de la terre.
Elles ont versé leur sang comme de l'eau autour de Jérusalem,

Et il n'y a point eu de sépulture. . . . . .
Jusques à quand, ô Jéhova, cesseras-tu d'être irrité,
Ta fureur s'embrasera-t-elle comme un feu?

La douleur de la ruine de Jérusalem crie dans cette apostrophe sanglante. Ce psaume date de l'époque de Nébucadnetzar et de la déportation, à moins qu'il ne faille y voir une allusion aux persécutions et à la profanation d'Antiochus Épiphane...

Passez en Chaldée, vous trouvez la même situation et presque les mêmes termes dans une prière à la déesse Istar[1], qui date de trois mille ans avant l'ère chrétienne :

Jusques à quand, ma Maîtresse, l'ennemi violent dévastera-t-il le pays?
Dans ta glorieuse ville d'Erech la désolation a éclaté.
Dans E-Ulbar, la maison de ton oracle, le sang est versé comme de l'eau,
A toutes tes contrées il a mis le feu, il l'a répandu comme l'encens.
O ma Maîtresse! Je suis lié dans les chaînes du malheur.
Ma Maîtresse, tu m'as enveloppé, tu m'as plongé dans la douleur.
L'ennemi puissant comme un roseau solitaire m'a foulé aux pieds;
Je ne peux pas comprendre et je reste sans savoir que faire,
Semblable à un champ je vis en deuil jour et nuit.

1. Zimmer, *Babylonische Busspsalmen*, nº 5, p. 74.

Moi, ton serviteur, je me courbe devant toi.
Que ton cœur se calme, que ton ire s'apaise ! »

. . . . . .

Cette prière est adressée, à l'occasion d'une invasion, à la déesse Istar d'Erech, l'une de ces vieilles villes de Mésopotamie qui étaient à la tête de royaumes indépendants, avant même que Babylone n'eût atteint à la suprématie ; mais remplacez ma Maîtresse, ou ma Dame par mon Dieu, Erech par Jérusalem, c'est le même « jusqu'à quand », qui est l'âme même des Psaumes ; ce sont les mêmes locutions, à tel point que l'on croirait que l'auteur biblique a connu le psaume chaldéen et qu'il s'en est inspiré.

II

Le morceau que nous venons de citer n'est pas une exception, et les inscriptions cunéiformes nous ont livré tout un ensemble de textes religieux qu'on ne peut mieux comparer qu'à nos psaumes. Vous me pardonnerez de les citer de seconde main, d'après les traductions que d'autres

en ont faites, en particulier d'après les publications de Zimmern[1] et de M. l'abbé Martin[2]; je ne suis pas assyriologue, mais d'autre part ces textes ont trop d'importance pour l'histoire de la pensée juive, pour qu'un hébraïsant puisse ne pas en tenir le plus grand compte.

De ces textes, les uns sont écrits dans le dialecte babylonien, d'autres dans la vieille écriture sumérienne avec la traduction assyrienne en regard, et ils s'étendent de l'époque d'Assurbanipal et d'Assarhaddon, c'est-à-dire du VIIe et du VIIIe siècle avant notre ère, jusqu'à l'an deux mille et plus, sans que l'on puisse saisir entre ces extrêmes de différences fondamentales. Les plus anciens déjà nous mettent en présence d'une religion d'un caractère profond et formaliste tout à la fois, dont le polythéisme très savant se fond dans une adoration si personnelle, qu'on ne voit plus que le Dieu que l'on invoque et qu'il semble absorber tous les autres; et avec cela nous y rencontrons le sentiment de la faute et du pardon, la haine des ennemis associée à l'idée d'un Dieu miséricordieux, et

1. Zimmern, *Babylonische Busspsalmen*, dans la *Assyriologische Bibliothek*, t. VI, 1885.

2. François Martin, *Textes religieux, assyriens et babyloniens*, 1re série, Paris, 1903.

ces termes de péché, et de grâce que l'on serait tenté de rapporter à la période la plus récente du judaïsme.

Cette religion, dans laquelle le dogme et les rites tiennent une si grande place, répond bien à la conception chaldéenne de la divinité : une triade suprême, Anu, Bel et Ea, d'où découlent, par une série d'engendrements successifs, donnant naissance à autant de triades secondaires, tous les autres dieux. C'est ainsi que nous voyons la lune, le soleil et toutes les planètes peupler le panthéon chaldéen. Toutefois, ces trinités successives ne s'ajoutent pas, elle se susbtituent les unes aux autres dans l'adoration des fidèles, ou plutôt elles rentrent les unes dans les autres, si bien qu'en réalité le fidèle ne s'adresse guère qu'à un grand dieu, qui les résume tous et qui devient son avocat tout-puissant auprès des autres.

A Babylone, ce grand dieu est Marduk, le fils d'Ea et de Davkina, le dieu solaire, l'organisateur du chaos et le créateur du monde, qui réunit tous les attributs de son père et les siens propres, et non seulement ceux de son père, mais ceux de tous les autres dieux. Un hymne assyrien[1] le dé-

1. Martin, n° xx, p. 159.

peint dans son rôle solaire, en des traits comme le livre de Job sait en trouver :

A sa marche en bataille, les cieux grondent,
Devant sa splendeur l'abîme se trouble,
Devant le tranchant de son arme les dieux s'enfuient,
A son choc impétueux il n'est personne qui résiste.
Maître terrible, qui parmi les grands dieux n'a pas de rival !
Dans les cieux splendides majestueuse est sa marche.
Dans l'E-Kur, le temple magnifique, sa loi est respectée.
Dans la tempête ses armes brillent.
A sa flamme, les montagnes escarpées se renversent.
De la mer immense il domine l'immensité.
Fils d'E-sharra est son nom; champion des dieux, son titre.

. . . . . .

Devant son arc terrible les cieux s'arrêtent.

L'éloge de Marduk qui termine le Poème de la Création[1] est plus caractéristique encore. Après qu'il eut mis à mort le monstre Tihâmat, qu'il l'eut fait éclater en lançant dans sa gueule béante l'ouragan, et que des deux moitiés de son corps il eut tiré le ciel et la terre, les dieux assemblés lui confèrent tous leurs titres :

3° Dieu Zi-Azag qui fait la purification,
Le Dieu du vent doux et subtil, le Maître de l'exaucement et de la grâce,

1. Zimmern, *Babylonisches Schöpfungs-Epos*, *Keilschriftliche Bibliothek*, t. VI.

Qui donne l'abondance et qui procure le superflu,
Qui rend nombreux ce qui était peu,
Dont nous respirons le souffle adoucissant dans nos grandes angoisses,
Qu'on le proclame, qu'on le célèbre et qu'on le reconnaisse!

4° Dieu Mir-Azag que l'univers le proclame,
Le Maître de l'incantation pure qui rend la vie aux morts,
Qui a témoigné sa grâce aux dieux soumis,
Qui a enlevé le joug aux dieux ses ennemis,
Et à leur place a créé les hommes;
Le miséricordieux, qui possède la force de donner la vie.
Que sa parole subsiste, qu'elle ne soit pas oubliée
Dans la bouche des têtes noires que ses mains ont créées.

5° Le dieu Tu-Azag, que tel soit son nom magique dans leur bouche!
Celui qui par sa pure conjuration extermine tout mal.
Le dieu Sazu, qui commande le cœur des dieux, qui voit dans l'intérieur,
Qui ne laisse pas échapper le malfaiteur.....
Le dieu Zizi, qui fait passer le vent des tempêtes.....
Le dieu Sug-Kur qui extermine les ennemis.....
Parce qu'il a détruit Tiâmat, que son nom soit Nibiru,
Celui qui tient le milieu du ciel.
Qu'il fixe leur chemin aux étoiles du ciel,
Et qu'il paisse les dieux comme un troupeau.
Parce qu'il a créé la terre et façonné le continent,
Bel l'ancien lui a donné le nom de Maître des pays,
Et il a reçu les noms de tous les dieux du ciel, tous ensemble.
— Ea l'entendit; son cœur s'épanouit,
De ce qu'à son fils on avait donné d'aussi sublimes noms :

« Lui comme moi Ea ils s'appellera ;
Tous mes ordres qui lient il en héritera,
Et il fera exécuter tous mes commandements.

Comme Marduk, Istar, la grande Istar réunit les attributs de toutes les déesses. Qu'elle s'appelle Ishharra, Nana à Uruk ou Belit à Nippur, elle est toujours la grande déesse et presque la seule[1] :

Génératrice des dieux, exécutrice des arrêts de Bel,
Toi qui fait germer l'herbe tendre, souveraine de l'humanité,
Créatrice de l'univers, qui présides à toute naissance,
Mère Istar, dont aucun dieu n'égale la puissance,
Déesse souveraine dont la parole est toute-puissante ;
Je vais dire une prière, qu'elle me fasse selon son bon plaisir :
O ma maîtresse, depuis les jours de mon enfance
Je suis attaché au malheur.
Je ne mange pas d'aliments, mes larmes sont ma nourriture ;
Je ne bois pas d'eau, mes pleurs sont ma boisson.
Mon cœur ne connaît pas la joie ni mon âme la sérénité.
..... et douloureusement je me plains.
Nombreux sont mes péchés et douloureux mon cœur.
O ma maîtresse! Apprends-moi à connaître ta voie,
Et me crée un lieu de repos!
Purifie mes péchés et relève ma face!

Laissons de côté la prière où l'on entend pleurer le psaume 42 :

1. Zimmern, *Busspsalmen*, nº II, p. 33, 55.

Mes larmes m'ont servi de pain jour et nuit.

La conception que l'auteur se fait de la déesse Istar est celle d'une divinité si grande, que toutes les autres s'effacent devant elle.

C'est la même idée qui a inspiré à Lucrèce la célèbre invocation à Vénus[1], dans laquelle il nous montre la grande déesse, qui gouverne seule la nature et sans laquelle rien ne peut naître, entraînant à sa suite tous les êtres vivants : les oiseaux qui annoncent par leurs chants son approche sous l'impulsion de sa force irrésistible, les bêtes des champs qui bondissent par les prairies et traversent les rivières, assurant par la puissance et l'attrait de l'amour la propagation de la vie.

Seulement, tandis que Lucrèce n'a conservé de Vénus que le principe de la fécondité universelle, l'Istar orientale est à la fois la déesse de la guerre et de l'amour. Elle est la flûte harmonieuse dont le son est doux; la génisse sauvage qui fonce sur les contrées, l'ouragan qui combat le combat, qui épouvante le ciel et la terre[2] :

Guerrière Istar, mère des hommes,
Tu marches devant les animaux, tu aimes les troupeaux;
Tous les pays, tout l'univers t'ont pour pasteur ;

1. Lucrèce, *De rerum Natura*, v. 1-25.
2. Martin, n° IX, p. 61.

Ils sont heureux et devant toi ils s'inclinent quand ils te voient.

Sans toi le canal ne s'ouvre pas, le canal ne s'endigue pas

Qui porte l'abondance. Sans toi la rigole ne s'ouvre pas,

La rigole ne s'endigue pas, où se désaltèrent les peuples nombreux.

Ou, comme dit encore un hymne retrouvé récemment et traduit par M. Zimmern :

Tu es la lumière du ciel et de la terre, fille belliqueuse de Sin,

Tu conduis les armes, tu organises la bataille,

Tu crées les cris de douleur, tu fais naître la guerre entre les frères ennemis.

Guséa, armée du combat, vêtue de la terreur !

. . . . . .

Les chambres divines, les chapelles, les temples et les sanctuaires regardent à toi.

Où ton nom n'est-il pas vénéré? Où ta loi ne fait-elle pas autorité?

Où tes images ne sont-elles pas figurées? Où tes temples ne se dressent-ils pas?

Où n'es-tu pas grande? Où n'es-tu pas souveraine?

Anu, Bel et Ea t'ont élevée et ont fait grande ta domination parmi les dieux;

Ils t'ont exaltée, t'ont fait une place éminente dans l'assemblée des Igiji.

En pensant à ton nom le ciel et la terre tremblent,

Les dieux tremblent, les Anunaki frémissent ;

A ton nom redoutable les hommes prennent garde.

Tu es grande, tu es élevée,
L'universalité des têtes noires, le fourmillement des hommes rend hommage à ta puissance.

. . . . . .

Furieuse Istar qui rassembles les bataillons,
Déesse des hommes, déesse des femmes, dont les desseins sont impénétrables,
Partout où ton regard se porte, le mort revit, le malade se relève.
L'égaré retrouve sa route, lorsqu'il regarde ta face.

Pour compléter ce portrait, je citerai encore un oracle de la déesse Bélit qui ne serait pas déplacé dans la bouche d'un prophète d'Israël[1] :

Les rois des Régions s'étaient dit entre eux :
Allons, marchons contre Assurbanipal, le vieux roi affaibli.
Les lois à nos pères, aux pères de nos pères il imposait.
Que [le sort des armes] entre nous tranche.
Bélit répond : les chefs des nations
Je les renverserai, je les subjuguerai avec violence ;
Je mettrai des fers à leurs pieds.
Pour la deuxième fois je te le dis : .....
Comme Elam je traiterai Gimirra.
Je me lèverai ; je briserai le *gisu* ; j'effilocherai les plants de vigne comme de la laine.
..... je ravagerai le pays et je le changerai en désert.
Et quant aux *Hallalatti* et aux *Engurrati*, tu me demandes:
« Que sont devenus les *Hallalatti*, les *Engurrati* ?
— Le *Hallalatti* est rentré en Égypte et les *Engurrati* sont partis. »

1. Martin, n° XIV, p. 101.

Et la déesse revient à la charge; elle multiplie les paroles de consolation et d'encouragement, et elle ajoute avec un accent de tendresse vraiment maternelle :

Voici : toi dont Bélit est la mère, ne crains pas ;
Toi que la souveraine d'Arbèles a porté dans son sein, ne crains rien.
Et encore : Comme une mère veille sur son fruit, ainsi ma face couvrira ta face.
Voici, comme un bijou gravé entre mes seins je te placerai.
Pendant la nuit je te donnerai une couverture et pendant le jour un vêtement.
En toute circonstance j'aurai pitié de toi; garde, garde ce que je t'ai acquis.
Et encore : Ne crains pas, toi mon petit que j'ai élevé.

On croirait entendre la réponse du prophète Ésaïe au roi Ézéchias[1] assiégé dans Jérusalem par Sennachérib; et de fait, les deux oracles sont à peu près contemporains. La principale différence vient de ce que nous avons affaire à une déesse, et que cet élément féminin dans la divinité répand sur tout le morceau et je dirai sur toute la poésie religieuse des Chaldéens une note de tendresse très humaine. Cette déesse est véritablement sa mère; c'est elle qui l'a allaité; il repose sur ses genoux, entre ses seins.

1. II Rois, 19, v. 5-7, 20-34.

Le dieu Nabu[1], auquel il s'était aussi adressé, lui tient le même langage :

O mon petit Assurbanipal, toi que j'ai confié à la déesse reine de Ninive,

O mon pauvre Assurbanipal, toi que j'ai déposé sur le sein de la déesse reine de Ninive,

Des quatre mamelles qui sont près de ta bouche, deux tu suceras, avec deux tu couvriras ta face.

Tes adversaires, ô Assurbanipal, seront comme des algues à la surface des eaux.

Toutes ces expressions si tendres, Jéhova les reprend pour son compte, et nous les retrouvons dans la bouche des prophètes d'Israël :

Une mère peut-elle oublier le fils de ses entrailles ?

Ne crains pas, je ne t'oublierai pas, je ne t'abandonnerai pas.

III

On voit quelles ressemblances présente cette conception de la divinité avec celle dont nous trouvons l'expression dans les Psaumes et dans les Prophètes.

Je sais qu'il existe entre Jéhova et les dieux de Ninive et de Babylone une différence essentielle :

1. Martin, n° IV, p. 29.

La religion chaldéenne était une religion sidérale et les dieux de son panthéon étaient des dieux solaires ou planétaires, à l'exception des trois grands dieux qui formaient sa triade suprême, Anu, Bel et Ea, qui correspondaient, ainsi que la déesse Davkina, aux grandes forces cosmogoniques de la nature.

Marduk est un dieu solaire, il est le soleil printanier, de même qu'Istar est l'étoile du matin, la planète Vénus[1] :

Comme Assur elle a le menton barbu, elle est revêtue de splendeur.
Un disque est sur sa tête comme une étoile,
. . . . . et comme Shamash elle brille.

Peut-être pourtant l'abîme n'est-il pas aussi profond qu'on ne serait tenté de le croire. Marduk, Istar, dépassent de beaucoup les astres dont ils portent le nom; pour la piété des fidèles ils étaient des êtres vivants, ce sont des dieux véritables. Et qui sait si l'on ne trouverait pas dans Jéhova certains traits qui le rattacheraient à une origine du même ordre? Dans plus d'un psaume l'action de Jéhova est présentée sous des traits qui rendent bien difficile de n'y pas reconnaître l'inten-

1. Martin, p. 37.

tion de l'identifier avec le soleil; mais, le plus souvent il est le dieu de l'ouragan, du tourbillon, le dieu des grandes eaux et des nuages obscurs; il est le dieu des puissances déchaînées de la nature. Sans doute, il les domine et de très haut; mais on entrevoit encore le temps où il se confondait avec elles et les personnifiait.

On appelle Jéhova le dieu de la lumière; en réalité, il est beaucoup plutôt le dieu des ténèbres. Il habite dans l'obscurité et il s'enveloppe de nuages : c'est un dieu caché. Un des passages les plus instructifs à cet égard est le récit de la dédicace du temple de Salomon. Lorsque l'Arche a été introduite par les prêtres dans le sanctuaire, Salomon prend la parole et dit[1] :

Jéhova a déclaré qu'il habite dans les ténèbres.
Voici, je t'ai construit pour toi un Bêt-Zeboul,
Pour lieu de ta résidence éternelle.

Ces trois vers, que je persiste à considérer comme très anciens, sont suivis d'un magnifique développement, datant de la captivité de Babylone, et dont l'auteur reprend, pour la transformer, l'idée de Dieu exprimée dans ces trois vers; mais l'idée ancienne, c'est dans ces trois vers qu'il faut la cher-

1. I Rois, 8, v. 12-13.

cher : Dieu habite en personne dans le temple, c'est bien pour lui-même, et non pas à son Nom, que ce temple a été construit, et il y habite dans l'obscurité du Debir, c'est-à-dire du sanctuaire où se rendent ses oracles. C'est ce que le récit exprime en disant que, lorsque l'Arche eut été introduite dans le sanctuaire, la nuée le remplit.

Cette nuée, à la fois obscure et lumineuse, qui accompagne les enfants d'Israël au désert[1], et qui est pour eux une colonne de fumée pendant le jour, une colonne de feu pendant la nuit, porte un nom : elle s'appelle la « Gloire » de Jéhova. Sans doute, les textes où nous la voyons paraître sont de date récente, mais l'idée est ancienne et elle figure dans un oracle de la déesse Istar d'Arbèles à Assarhaddon : « Voici, je serai pour toi une nuée pendant le jour et une flamme pendant la nuit[2]. » Elle est à la base de la révélation du Sinaï.

L'apparition du Sinaï[3] est étroitement liée pour les Juifs à leur conception de Dieu. C'est là qu'il se révèle à eux avec son nom ; or le nom est, d'après l'idée orientale, l'essence même de la personne. Quand Dieu descend sur le Sinaï au milieu du feu,

1. Exode, 13, v. 21-22.
2. Delitzsch, *Babel u. Bibel*, II, p. 20.
3. Exode, 19, v. 16-20.

deux choses marquent son apparition : le sommet se couvre d'un nuage épais, au milieu du tonnerre et des éclairs ; il s'en élève comme une fumée de fournaise, et toute la montagne tremble fortement. La présence de Jéhova est donc marquée par l'éruption et par le tremblement de terre qui en est la conséquence.

Je crois retrouver la même idée dans l'histoire du buisson ardent[1]. Moïse mène paître ses troupeaux sur la montagne de Dieu en Horeb ; et l'ange de Dieu lui apparaît dans une flamme de feu au milieu *du* buisson ; et le buisson brûle et ne se consume pas. Alors Moïse veut faire un détour pour voir cette grande vision, quand il est arrêté par Jéhova qui lui dit, comme aux Israélites sur le Sinaï : « Ne t'approche pas ! »

Qu'est-ce que ce buisson, que l'on connaît sans qu'on l'ait nommé auparavant, qui brûle sans se consumer, si grand qu'il faut que Moïse fasse un grand détour pour se rendre compte de cette apparition ? Si l'on songe que le mot buisson se compose des mêmes lettres radicales que le Sinaï, on est tenté de se demander si ce n'est pas le Sinaï lui-même qui brûle, et qui s'est transformé dans le

1. Exode, 3, v. 1-5.

cours des siècles en un buisson, de même que les plus grands dieux sont réduits parfois par la tradition populaire à n'être plus que des nains.

Au fond, cette idée est à la base de toutes les apparitions de Jéhova. Le psaume 18, l'un des plus anciens certainemet et l'un de ceux que l'on pourrait, avec le moins de chances d'erreur, attribuer à David, peut être considéré comme le type de ces théophanies qui sont un des grands ressorts de la poésie hébraïque. Le psalmiste dans sa détresse crie à Jéhova, et Jéhova apparaît pour le délivrer :

Alors oscilla et trembla la terre,
Les fondements des montagnes furent ébranlés;
Ils oscillèrent, parce qu'il était embrasé.
Il montait de la fumée de son nez,
De sa bouche un feu dévorant;
Il projetait des charbons ardents,

Il abaissa les cieux et descendit;
Et sous ses pieds était l'obscurité.
Il était monté sur un chérubin et il volait;
Il planait sur les ailes du vent.
Pour voile il avait les ténèbres;
Autour de lui pour tente
Des amas d'eau, de lourds nuages.
De la splendeur de sa face des nuages sortaient,
De la grêle et des charbons de feu.

Et Jéhova tonna des cieux;
Elîôn fit retentir sa voix.

Il lança ses flèches et les dispersa,
Les éclairs coup sur coup et les mit en déroute.
Alors on vit paraître les vallées de la mer,
Les fondements du monde furent découverts,
Au grondement de ta voix, Jéhova,
Au souffle du vent de tes narines.

Je le demande, n'est-ce pas la description exacte d'une éruption volcanique? Elle s'annonce par le tremblement de terre; puis la montagne fume, et de nuit cette fumée se change en flammes; elle lance de la lave embrasée. Alors les nuages du ciel se confondent avec la colonne de fumée qui s'échappe du cratère, et de cette masse épaisse qui répand autour d'elle l'obscurité, il sort des tonnerres et des éclairs. Enfin le tableau se termine par un dernier trait, plus caractéristique que tous les autres, le raz de marée qui met à nu le fond de la mer.

Vingt fois ce thème revient chez les prophètes comme dans les psaumes, développé de manières différentes, mais la donnée est toujours la même : le psaume 144 (v. 5) le résume d'un mot en disant :

Il touche les montages et elles fument.

L'ouragan, la tempête et le volcan ne sont toutefois qu'un des aspects de la manifestation di-

vine; comme il est le dieu des eaux d'en haut, Jéhova est aussi le dieu de l'abîme; il soulève la mer et ses vagues grondent; il la gourmande et elle sèche, et, comme dit le psalmiste[1] :

Tu domptes l'orgueil de la mer;
Quand ses flots se soulèvent, tu les apaises.

Il est à la fois Vulcain et Neptune. Ce n'est pas une simple manière de parler, et Habacuc[2] le dépeint sous des traits si précis, qu'il devait avoir, sinon sous les yeux, du moins présente à l'imagination sa représentation figurée. Il nous le montre venant du Midi, de Théman, de la montagne de Paran, entouré de la peste et des bouleversements de la nature qui forment son cortège, et il l'apostrophe :

Est-ce contre les fleuves que s'irrite Jéhova?
Est-ce contre les fleuves qu'il se courrouce?
Est ce à la mer qu'en veut ta fureur,
Que tu t'avances avec tes chevaux sur ton char de victoire?
Ton arc est tiré; les malédictions
Sont les traits de ta parole!... (*Pause.*)
La terre vomit des fleuves, les montagnes
Te voient et elles tremblent;
Des torrents d'eau se précipitent.
L'abîme fait retentir sa voix,

1. Psaume 89, v. 10.
2. Habacuc, ch. 3.

Il lève ses bras en haut.
Le soleil et la lune demeurent dans leur gîte,
A la lumière de tes flèches qui volent,
A la splendeur de l'éclair de ta lance.

. . . . . .

Tu foules la mer avec tes chevaux,
L'écume des grandes eaux.

Jéhova lance donc des flèches, il brandit une lance, et, comme Neptune dans l'*Énéide*[1], il est monté sur un char dont les roues effleurent en volant la crête des vagues :

Atque rotis summas levibus perlabitur undas.

Ainsi s'expliquent certains rites relatifs au culte de Jéhova, dont on n'a pas compris le véritable sens. Avant la victoire d'Ebenezer, quand Samuel invoque Jéhova à Mitspa[2], il lui fait une libation avec de l'eau. Le même trait se retrouve dans la lutte d'Élie avec les prophètes de Baal[3]. Quand il leur oppose sacrifice à sacrifice, il fait répandre de l'eau tout autour de l'autel de Jéhova. Est-ce pour que le miracle soit plus grand? Non; c'est que Jéhova est le Dieu des eaux et c'est avec de l'eau qu'on l'adore. Toute l'histoire d'Élie roule sur cette idée : il retient la pluie et il évoque les

1. Virgile, *Énéide*, l. 1, v. 142-157.
2. I Samuel, 7, v. 6.
3. I Rois, 18, v. 34-35.

nuages, et quand il monte aux cieux, c'est sur un char de feu attelé de chevaux de feu, au travers des eaux du Jourdain qu'il fend avec son manteau.

Jéhova sur son trône présidait au déluge[1].

Il mesure les eaux dans le creux de sa main; c'est lui qui retient les eaux d'en haut et qui lâche les bondes du ciel, et fait pleuvoir sur ses ennemis de la grêle, des pierres et du feu.

Tous ces traits, si caractéristiques, sont ceux sous lesquels les textes cunéiformes nous représentent la troisième personne de la triade suprême de Babylone, Ea, le dieu de l'Océan et des eaux primordiales. C'est lui qui déchaîne le déluge; mais, comme Jéhova, il prévient Hasisatra, le Noé chaldéen, l'ami de Dieu, et quand il voit les hommes étendus ainsi que des poissons à la surface des eaux, il s'en repent. Ea est en effet le créateur de l'humanité, comme il est le père des dieux, et c'est de lui qu'Eabani, l'homme type, tire son nom. Il est aussi le dieu du bon conseil et le dieu guérisseur, es deux idées sont étroitement associées; il est le grand médecin des âmes et des corps.

Ces attributs trouvent leur expression dans un

1. Psaume 29, 10.

symbole, le serpent, commun aux deux divinités et qu'explique leur double rôle de dieu des forces mystérieuses de la nature et de dieu sauveur. Ea est personnifié, dans l'astrologie chaldéenne, par le grand serpent, dont le culte a été perpétué jusqu'à l'époque chrétienne par le gnosticisme; mais le serpent est aussi le symbole par excellence de Jéhova. Quand les Israélites sont mordus au désert par des serpents brûlants, Moïse dresse au bout d'une perche un serpent d'airain [1]. Ce serpent dont la vue donnait la guérison, a continué d'être un objet d'adoration, et le livre des Rois raconte qu'Ézéchias fit brûler et réduire en cendres Nehustan [2], le serpent d'airain, auquel on rendait un culte dans le temple. Faisait-il partie des symboles divins conservés dans l'arche sainte? Je ne le sais; une chose est certaine, c'est que dans l'arche se trouvait la verge d'Aaron, ce bâton miraculeux qui verdit et pousse des feuilles; or la verge d'Aaron se confond avec la verge de Moïse qui accomplit des prodiges, qui se change en serpent, c'est le caducée.

On entrevoit ainsi l'étroite parenté de Jéhova et

1. Nombres, 21, v. 8-9.
2. II Rois, 18, v. 4.

du dieu qui a tenu peut-être le premier rang dans l'ancienne religion chaldéenne. De même que Marduk, le dieu solaire, réunissait en sa personne les attributs de son père Ea et les siens propres, de même, Jéhova est Ea, et il est en même temps Marduk; et l'on arrive à se demander si ce n'est pas en Chaldée qu'il faut chercher l'origine du culte de Jéhova et celle de son nom?

C'est aux assyriologues à répondre; mais il nous sera permis de faire observer que la différence entre les deux noms n'est pas aussi grande qu'elle ne paraît au premier abord. A côté du tétragramme ineffable que l'on prononce aujourd'hui Iahvé, d'une façon trop théorique peut-être, les noms propres Tsidikyah, Obadyah, Hizkiyahou et tant d'autres, nous fournissent les formes Iah et Iahou qui se rapprochent davantage de son prototype chaldéen. Iah figure même isolément dans les psaumes à côté de Jéhova, comme une forme particulièrement sainte du nom divin. Il n'est pas impossible que ce ne soit de cet élément primitif que l'on ait tiré le nom de Iahvé, par suite d'une étymologie qui en a transformé le sens, en y introduisant l'idée de l'absolu.

IV

On a pu voir par ce qui précède combien étroite était à l'origine la parenté qui existait entre la conception juive de la divinité et la conception chaldéenne. Le judaïsme l'a profondément modifiée en concentrant son adoration sur un dieu unique, qui est devenu, par la force des choses, le principe spirituel de toute existence, sans cesser d'être un dieu vivant et personnel; mais les traits sous lesquels la poésie hébraïque s'est pendant longtemps représenté Jéhova ne différaient guère de ceux sous lesquels ont pouvait se figurer Bel ou Marduk, et qu'elle avait empruntés à la poésie religieuse de l'ancienne Chaldée.

L'influence de la Chaldée sur la religion juive a été plus profonde encore, et elle s'étend à la conception même de la piété, c'est-à-dire des rapports qui unissent l'homme à Dieu. C'est surtout dans la prière que se fait jour ce sentiment intime et mystique.

On trouve dans les psaumes hébreux des traces encore sensibles d'idées qui formaient le fondement de la religion chaldéenne, de même qu'on rencontre déjà dans les psaumes chaldéens le

germe de sentiments qui devaient atteindre dans la Bible leur plein épanouissement. La piété s'exprime en Chaldée par des termes qu'on ne s'étonnerait pas de rencontrer dans la Bible, à tel point qu'on est presque obligé d'admettre l'existence, soit d'une tradition, soit même d'emprunts liturgiques.

J'ai dit que la poésie lyrique dans laquelle s'exhale la prière avait un caractère essentiellement individuel et spontané ; c'est le cri du cœur, et pourtant, dans la prière et surtout dans la prière collective, la tradition occupe une large place. L'expression personnelle de l'épanchement du cœur qui constitue la prière suppose un sentiment très profond et très sûr de lui-même. En général, on prie suivant certaines formes que l'on a reçues par tradition; on répète les prières que l'on a apprises ; la prière est une formule.

Ce caractère formaliste de la prière se remarque, plus peut-être que partout ailleurs, dans la religion chaldéenne, cette religion sidérale, où les influences des astres et les sciences qui s'y rattachent, l'astrologie, la magie, la sorcellerie tenaient une si large place. Le grand art consiste à provoquer les influences favorables et à écarter les influences mauvaises qui causent les maladies, et à les conjurer.

L'arme c'est l'invocation ou c'est l'imprécation, c'est-à-dire, dans un cas comme dans l'autre, la formule. Dans le poème cosmogonique de la création, Marduk, combattant la déesse du chaos, le monstre Tihavti, lance contre elle une formule, comme Jéhova, dans la théophanie où Habacuc le dépeint qui s'avance pour combattre ses ennemis :

Les malédictions sont les traits de sa parole[1].

Le psaume 109 nous fournit l'exemple farouche d'une de ces imprécations. On peut à peine dire que ce soit un cri de haine; c'est une formule de malédiction qui poursuit, comme l'excommunication, le coupable dans tous les actes de sa vie, dans tout ce qui lui appartient et jusque dans ses enfants :

Il aimait la malédiction, qu'elle l'atteigne!

et le psaume nous la montre, pénétrant au dedans de lui comme de l'eau, dans ses os comme de l'huile, et s'attachant à lui comme une tunique de Nessus.

Les inscriptions cunéiformes sont pleines d'imprécations de ce genre[2] :

O Ghisbar tout-puissant, tempête mugissante,
Lève-toi pour mon jugement, comme Shamas le guerrier.

1. Habacuc, 3, v. 9.
2. Martin, n° XIX, p. 141.

Juge mon jugement, rends ma sentence ;
Dévore mes ennemis, perds mes adversaires,
Que ton ouragan terrible les atteigne!
(Jet de l'incantation.)
— L'incantation qui se murmure ; se jette en présence d'une statuette d'argile.

Ces dernières paroles, qui sont jointes comme une note explicative à l'imprécation, montrent qu'il importe de bien connaître non seulement les formules, mais les actes et les gestes dont elles doivent être accompagnées, car la malédiction est une arme qui, lorsqu'elle est mal dirigée, se retourne et vient frapper celui qui l'a lancée. De là vient l'importance du rôle du prêtre. Le prêtre est l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, il sait la parole qu'il faut dire, et il sait provoquer la réponse de la divinité et lui faire rendre des oracles. Aussi tient-il une large place dans les hymnes, les prières, les imprécations et les oracles chaldéens. Plusieurs de ces morceaux sont de véritables dialogues où le prêtre et le pénitent prennent successivement la parole[1] :

Le Pénitent. — Moi, ton serviteur, en gémissant je crie à toi.

Celui sur qui pèse un péché, son ardente supplication tu accueilles.

1. Zimmern, *Busspsalmen*, n° 1.

Jettes-tu tes regards sur un homme, cet homme revit.
Souveraine de toutes choses, maîtresse de l'humanité,
Miséricordieuse, vers qui de se tourner il est bon, toi qui accueilles les soupirs!
Le Prêtre. — Tandis que son dieu et sa déesse sont irrités contre lui, il t'invoque.
Tourne ta face vers lui, prends-le par la main.
Le Pénitent. — En dehors de toi il n'est pas de dieu qui mène par le bon chemin.
Dans ta fidélité regarde-moi, accueille mon soupir.
Dis : « Jusques à quand », et que ton courroux s'apaise.
Jusques à quand, ô ma Dame, détourneras-tu ta face?
Comme la colombe je gémis, de soupirs je me rassasie.
Le Prêtre. — Uâ, uâ! vois, son cœur est plein de gémissements.
Il verse des larmes, il éclate en sanglots.

. . . . . .

Dans plus d'un psaume, le passage si fréquent de la première à la seconde personne doit s'expliquer de la même manière. Certains d'entre eux nous mettent même en présence, non plus d'un dialogue, mais d'un vrai *scenario*.

Le célèbre psaume 118 nous montre le souverain victorieux, se présentant devant la porte du temple où il est accueilli par le grand prêtre en présence du peuple (Israël), des prêtres (la maison d'Aaron) et des prosélytes (ceux qui craignent Dieu), qui remplissent l'office du chœur antique et mêlent leur voix à celles des acteurs principaux :

Qu'Israël dise :
« Sa grâce dure éternellement! »
Que la maison d'Aaron dise :
« Sa grâce dure éternellement ! »
Que ceux qui craignent Dieu disent :
« Sa grâce dure éternellement! »

Puis le souverain s'avance, et il exalte son Dieu et raconte sa victoire dans un monologue, scandé par les cris de joie qui s'élèvent des tentes des justes :

Tous les peuples m'avaient assiégé;
Au nom de Jéhova je les ai anéantis!
Que Jéhova soit l'objet de ma louange et de mes chants,
Car il a été mon salut!

Et alors le dialogue commence, pressé :

Le roi. — Ouvrez-moi les portes de la justice,
Je veux y entrer et louer Jéhova!
Le Prêtre. — Voici la porte de Jéhova,
C'est par elle qu'entrent les justes.
Le roi. — Je te rends grâce de m'avoir exaucé
Et d'avoir été mon libérateur!
Le chœur. — La pierre rejetée par les architectes
Est devenue la pierre angulaire.
C'est Jéhova qui l'a voulu
Et c'est une merveille à nos yeux.
C'est ici la journée de Jéhova,
Soyez-en réjouis et transportés!
O exauce, Jéhova, sauve!
O exauce, Jéhova, donne la prospérité!
Le prêtre. — Béni soit celui qui vient au nom de Jéhova.

Nous vous bénissons de la maison de Jéhova!
Jéhova est Dieu, il nous donne sa clarté.
Liez la victime avec des cordes,
Et l'amenez jusqu'aux cornes de l'autel!

Écoutez maintenant cette prière chaldéenne, qui est la mise en scène de l'acte du sacrifice[1] :

Le prêtre. — Au milieu des soupirs vois-le assis par terre,
Au milieu des cris de douleur, dans l'angoisse de son cœur,
Au milieu des larmes amères, au milieu des amers soupirs.
Pareil à la colombe, jour et nuit il fait retentir sa plainte.
A son dieu miséricordieux il crie comme la vache sauvage,
Il expose sa plainte douloureuse.
Devant son dieu, au milieu des soupirs, il prosterne sa face.
Il pleure..... de s'approcher rien ne peut le retenir.

On croit voir le fidèle, introduit par le prêtre, s'avançant prosterné, en larmes, à la rencontre de la divinité. C'est le développement d'un de ces cylindres, qui nous montrent la déesse assise sur son trône et le prêtre tirant par la main le pénitent qui le suit, la tête rasée, tenant dans ses bras une gazelle. Il n'est pas jusqu'à l'offrande de la gazelle que nous ne trouvions décrite dans des termes rituels dont la précision égale la poésie[2] :

1. Zimmern, *Busspsalmen*, n° 7, p. 85.
2. Martin, p. 221-223.

O Shamash, seigneur du jugement,
O Adad, seigneur de l'Oracle, je vous apporte, je vous offre
Un faon pur, un petit de la gazelle, dont les yeux sont gris, la face belle, l'ongle sans défaut.
Ce petit de la gazelle, sa mère l'a mis au monde dans la campagne; la campagne a étendu sur lui son ombre bienfaisante;
Elle l'a élevé; le champ a été comme son père, la campagne comme sa mère.
Adad, le guerrier, l'a vu; des extrémités de la terre, il a fait pleuvoir la pluie.
La végétation a cru, il y a eu abondance, elle s'est développée la semence de l'herbe des animaux.
....., des plantes dans la plaine et mange, il boit des eaux.
Il désire ardemment les gués limpides, et il se plaît à paître dans les champs.
Le cerf n'a pas eu encore de désir sur lui. Je vous l'offre.

Ce côté rituel et en quelque sorte mécanique de la religion n'absorbe pas toutefois la piété tout entière, et nous y trouvons le sentiment du péché dans ce qu'il a de plus poignant. La coulpe, la faute, tous les termes usités dans la théologie juive pour le désigner, ont déjà leurs équivalents dans les psaumes chaldéens. Sans doute le péché n'est pas encore la faute morale; il est conçu plus matériellement, comme un manquement vis-à-vis de la divinité; mais c'est le péché qui est la cause

de la maladie dont le pénitent demande la guérison, et la guérison se confond avec le pardon de Dieu qui tourne vers lui sa face et lui fait grâce.

La maladie, la contagion, la consomption, la fièvre
L'ont broyé et faible est son soupir;
L'abattement, la consomption, l'effroi, l'angoisse
L'ont terrassé et ont étouffé sa plainte.
Il a péché et douloureusement il pleure maintenant devant toi :
L'insomnie s'est emparée de lui et il se tient en tremblant devant toi.
Il est saisi; comme un nuage d'orage il laisse échapper un flot de larmes[1].

Comme la faute a un caractère matériel, elle est aussi enlevée par un acte matériel :

Nombreux sont les péchés que j'ai commis tous ensemble,
Que cet interdit soit levé et qu'il s'en aille dans le désert[2].

C'est l'idée du bouc Azazel[3] que l'on envoyait au désert chargé des péchés d'Israël. Dans d'autres invocations chaldéennes, c'est l'oiseau qui l'emporte vers le ciel, ou le poisson qui l'entraîne dans le torrent, ou les bêtes des champs qui s'en chargent[4], mais partout l'idée est la même; et la

1. Zimmern, *Busspsalmen*, n° 8, p. 87.
2. Idem, n° 8, p. 88.
3. Lévitique, 16, v. 26.
4. Zimmern, *Busspsalmen*, n° 9, p. 100.

conclusion, c'est la glorification du dieu qui a procuré la délivrance[1] à celui qui l'invoque :

De lui fais retirer la langueur et la fièvre...
Délie ses liens, ouvre ses entraves,
Éclaire sa face, recommande-le à son Dieu, son créateur.
Fais vivre ton serviteur afin qu'il loue ta puissance
Et que devant ta grandeur s'inclinent tous les pays.

Ou encore[2] :

Rends-moi clair comme l'éclat de l'or,
Comme un anneau de diamant que je sois précieux à tes yeux.
Purifie ma méchanceté, sauve mon âme,
Près de toi on est en sûreté. Je saisis ta corde de salut...
Fais-moi entrer en E-Sagil, le temple des dieux, la maison de vie,
Alors, je m'inclinerai devant ta grandeur, je célébrerai ta divinité,
Les habitants de ma ville exalteront ta puissance.

Nous trouvons ainsi dans les psaumes chaldéens la raison d'être et l'explication de rites qui ne sont peut-être plus chez le Juif qu'une figure de rhétorique ; mais la donnée religieuse fondamentale est la même et le développement littéraire de la pensée suit une marche parallèle ; les images mêmes se sont conservées par une tradition ininterrompue.

1. Zimmern, *Busspsalmen*, nº 8, p. 89.
2. Zimmern, *Busspsalmen*, nº 9.

Comme le Chaldéen, le Juif se retire à l'ombre des ailes de son dieu ; il l'invoque ; il lui dit :

Guéris-moi, Jéhova, car mes os sont ébranlés,
Et mon âme est fort ébranlée ;
Mais toi, Jéhova, jusques à quand ?
Pour pain je n'ai que mes larmes,
Je m'épuise en soupirs,
Chaque nuit je baigne mon lit de pleurs.
Fais sur moi l'expiation avec l'hysope et que je devienne pur,
Lave-moi : je serai plus blanc que la neige.
Détourne ta face de mes péchés
Et efface toutes mes fautes.
Alors je me présenterai dans ton temple,
Je prendrai la coupe de la délivrance
Et je t'accomplirai mes vœux,
Car un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs.

C'est la même liturgie ; seulement, à Babylone, elle a quelque chose de beaucoup plus ample, parce que toute la littérature chaldéenne comporte des développements que le spiritualisme de la religion juive a supprimés ; mais aussi parce que, la religion, étant plus formaliste, est obligée de prévoir tous les cas et de les spécifier et de ne laisser aucun dieu en dehors de son adoration.

Cette préoccupation se fait jour dans une litanie qui termine la prière à Istar que nous avons donnée plus haut[1].

1. Zimmern, *Busspsalmen*, n° 2, p. 34-35.

Que mon dieu, le maître de la prière, te fasse connaître ma prière !

Que ma déesse, la maîtresse des pleurs, te fasse connaître mes pleurs !

Que le dieu du déluge, le maître de Karsaga, te fasse connaître ma prière !

Que celle qui est pleine de grâce, la maîtresse de la nature, te fasse connaître mes pleurs !

Que le maître des cieux et de la terre, le maître d'Éridu, te fasse connaître ma prière !

Que la maîtresse des grandes eaux, demeure de Davkina, te fasse connaître mes pleurs !

Que Merodach, le maître de Babel, te fasse connaître ma prière !

Que son épouse, germe sublime du ciel et de la terre, te fasse connaître mes pleurs !

Que le messager céleste, le dieu qui annonce le nom favorable, te fasse connaître ma prière !

Que la vierge, la première née du Dieu....., te fasse connaître mes pleurs !

Que la maîtresse qui tient en bride les paroles ennemies, te fasse connaître ma prière !

Que la souveraine, la grande, ma maîtresse, la déesse Nana, te fasse connaître mes pleurs !

« Tourne ton œil vers moi et fais-moi grâce », puisse-t-elle te dire.

« Tourne ta face vers moi et fais-moi grâce »; puisse-t-elle te dire.

« Que ton cœnr se calme », puisse-t-elle te dire.

« Que ton âme s'apaise », puisse-t-elle te dire.

« Que ton cœur, comme le cœur d'une mère qui a enfanté, se réjouisse.

« D'une mère qui a enfanté et d'un père qui a engendré un fils, qu'il se réjouisse ! »

Sans doute, cette longue mélopée a quelque chose de redondant et de monotone qui tient à la multiplicité des dieux qu'elle évoque. Le polythéisme entraîne toujours certaines répétitions, parce qu'il épuise dans son adoration tous les aspects de la divinité. Mais d'autre part, cette contemplation du divin sous toutes ses formes donne quelque chose de singulièrement puissant à l'impression d'ensemble qui s'en dégage, et quelque chose en même temps de plus humain. Un des traits caractéristiques de ces demandes répétées, est l'association constante de la prière au dieu, celle des pleurs à la déesse. L'élément féminin dans la divinité répand une sorte de tendresse générale sur tout le morceau, et la déesse, qui est toujours la même sous ses aspects divers, est adorée avec les mêmes sentiments et presque dans les mêmes termes par lesquels l'Église catholique invoque la Vierge Marie.

Un autre trait de cette prière est cette tendance monothéiste au milieu du polythéisme le plus savant, le plus hiérarchiquement organisé et, si l'on osait parler ainsi, le plus scientifique, qui fait de tous les dieux et de toutes les déesses et souvent des plus grands parmi eux, les intercesseurs auprès de la grande Astarté. Il semble qu'elle soit tout, et

que ce soit elle à qui tout vienne aboutir, et dans laquelle tous les dieux et toutes les déesses viennent se fondre.

Un sentiment analogue se fait jour dans un dernier psaume de pénitence dont il nous reste à parler. Ce psaume[1], le plus remarquable de tous peut-être, et le plus anciennement connu, a été traduit pour la première fois par François Lenormant. Aucun dieu n'y est nommé par son nom ; c'est le dieu du fidèle auquel il s'adresse, et il semble qu'il n'en existe pas d'autres, et que quand il a dit « mon dieu », « ma déesse », il ait tout dit, sans qu'il soit besoin d'expliquer à quel dieu ces paroles s'adressent. Et pourtant ce dieu n'est pas le seul, et à côté de lui, le pénitent invoque un dieu inconnu qu'il n'a garde de laisser en dehors de son adoration, et l'on ne peut s'empêcher de songer à ce dieu inconnu, dont saint Paul a su tirer un si merveilleux parti dans sa prédication aux Athéniens.

Au fond, la pensée est-elle aussi spiritualiste qu'elle nous le paraît à distance, avec nos idées modernes ? Je n'en suis pas bien certain. Il est possible que cette prière soit une formule générale,

1. Zimmern, *Busspsalmen,* n° 4, p. 61, ss.

applicable à un dieu quelconque et qu'il faille rendre le dieu inconnu par le dieu N ou le dieu X. La suscription du psaume semble l'indiquer. Il n'en est pas moins vrai que, même en faisant cette réserve, ce psaume laisse l'impression d'un dieu devant lequel les autres s'effacent, très impersonnel et très personnel tout à la fois, que l'on prie, qui exauce et qui pardonne.

La colère du cœur de mon dieu, qu'elle s'apaise !
Le dieu que je ne connais pas, qu'il s'apaise !
La déesse que je ne connais pas, qu'elle s'apaise !
Le dieu connu ou inconnu, qu'il s'apaise !
La déesse connue ou inconnue, qu'elle s'apaise !
Le cœur de mon dieu, qu'il s'apaise !
Le cœur de ma déesse, qu'il s'apaise !
Que le dieu et que la déesse connus et inconnus s'apaisent !
Le dieu qui était irrité contre moi, qu'il daigne s'apaiser !
La déesse qui était irritée contre moi, qu'elle daigne s'apaiser !
Les péchés que j'ai commis, je ne les connais pas.
Les méfaits que j'ai commis, je ne les connais pas.
Un mot favorable que mon dieu daigne prononcer !
Un mot favorable que ma déesse daigne prononcer !
Un mot favorable que le dieu connu ou inconnu daigne prononcer !
Un mot favorable que la déesse connue ou inconnue daigne prononcer !
D'aliments purs je n'ai pas mangé,
Et d'eau claire je n'ai pas bu ;

De l'offense envers mon dieu, sans le savoir je me suis nourri,

Et le courroux de ma déesse, sans que je le susse m'a terrassé.

O seigneur! mes péchés sont grands, nombreux mes méfaits.

Mon dieu! mes péchés sont grands, nombreux mes méfaits.

Ma déesse! més péchés sont grands, nombreux mes méfaits.

Dieu connu ou inconnu! mes péchés sont grands, nombreux mes méfaits.

Déesse connue ou inconnue! mes péchés sont grands, nombreux mes méfaits.

Les péchés que j'ai faits, je ne les connais pas.

Les méfaits que j'ai commis, je ne les connais pas.

L'offense a été ma nourriture, et je ne sais pas comment.

Le courroux m'a terrassé et je ne sais pas comment.

Le seigneur dans la colère de son cœur m'a regardé.

Le dieu dans le courroux de son cœur m'a visité.

La déesse s'est irritée contre moi et m'a mis dans la douleur.

Le dieu connu ou inconnu m'a serré,

La déesse connue ou inconnue, m'a mis dans la douleur.

J'ai cherché du secours et personne ne me tend la main.

J'ai pleuré et personne n'était à mes côtés.

Je crie et personne ne m'écoute.

Je gis meurtri par terre et ne puis regarder en haut.

Vers mon dieu miséricordieux je me tourne, je soupire à haute voix,

J'embrasse les pieds de ma déesse et. . . . . .

Au dieu connu, au dieu inconnu je soupire à haute voix,

A la déesse connue, à la déesse inconnue je soupire à haute voix.

O Seigneur, regarde-moi, reçois mes pleurs!

O Déesse, regarde-moi, reçois mes pleurs!

Dieu connu, dieu inconnu. . . . . .

Déesse connue, déesse inconnue, ...

Jusques à quand, ô mon Dieu. . . . . .

Jusques à quand, ô ma déesse, ta face ne se tournera-t-elle pas vers moi?

Jusques à quand, dieu connu, dieu inconnu, la colère de ton cœur.....

Jusques à quand, déesse connue, déesse inconnue, l'inimitié de ton cœur ne s'apaisera-t-elle pas?

L'humanité est corrompue et n'a pas de discernement.

Les hommes, autant il en est qui prononcent un nom, que sont-ils capables de comprendre?

Qu'ils fassent le bien ou le mal, ils n'ont aucun discernement.

O Seigneur, ne précipite pas ton serviteur!

S'il est jeté dans les eaux de l'inondation, prends-le par la main!

Le péché que j'ai commis, change-le en grâce!

Le méfait que j'ai commis, que le vent l'emporte!

Déchire en deux ma méchanceté comme un vêtement!

Mon Dieu, mes péchés sont sept fois sept, pardonne mes péchés!

Ma déesse, mes péchés sont sept fois sept, pardonne mes péchés!

Dieu connu, dieu inconnu, mes péchés sont sept fois sept, pardonne mes péchés!

Déesse connue, déesse inconnue, mes péchés sont sept fois sept, pardonne mes péchés!

Pardonne mes péchés. Alors je me courberai devant toi avec humilité.

— Que ton cœur, comme le cœur d'une mère qui a enfanté, s'épanouisse!

Comme une mère qui a enfanté, comme un père qui a engendré un fils, qu'il se réjouisse !

Et la copie du psaume se termine par ces lignes :

Psaume pénitentiel de 65 lignes. Tablette pour un dieu quelconque.
Sa parole m'annonce la paix.
Copié et revu conformément à l'original.
Palais d'Assurbanipal, roi de l'Univers, roi d'Assyrie.

Que manque-t-il à cette prière, pour pouvoir figurer dans la Bible parmi les psaumes? Il y manque cette grande simplicité qui vient du sentiment de l'unité divine. Otez-en les répétitions, supprimez la déesse, le dieu inconnu, la déesse inconnue, il restera un morceau fort analogue à nos psaumes avec une intensité moindre peut-être du souffle poétique qui enlève la poésie hébraïque, et avec une inspiration moindre; mais pourtant un morceau d'une grande allure lyrique et d'un sentiment religieux profond.

Cette suppression, Babylone n'a pas su la faire ; elle n'est arrivée à la simplification de l'idée divine que par le syncrétisme, c'est-à-dire par la confusion. Il en est comme de l'écriture.

Cette magnifique écriture hiéroglyphique des Égyptiens représentait un degré de civilisation et de culture scientifique incomparable; et les Égyp-

tiens du haut de leurs quatre mille ans d'histoire pouvaient parler avec dédain de l'écriture des vils Khétas; mais il fallait mille signes pour exprimer par l'écriture toutes les nuances de la pensée. Le génie sémitique en a tiré vingt-deux caractères qui ont suffi désormais à rendre la pensée humaine et se sont imposés aux peuples les plus civilisés; et par là il est devenu l'instituteur du genre humain.

Il en a été de même dans le domaine des idées. Les grands poèmes cosmogoniques que nous retrouvons aujourd'hui, et toutes les successions de dieux et de déesses représentaient l'antique science chaldéenne. La Bible a sabré dans tout cela; elle a supprimé les hiérarchies divines comme elle avait supprimé le procès cosmogonique et la lutte de Bel contre le génie du Chaos; et elle a prononcé le *fiat lux*.

Toute coupure suppose un sacrifice. En retranchant de la divinité l'élément féminin qui est le facteur le plus puissant de polythéisme avec toutes ses conséquences religieuses et morales, le judaïsme a transporté en Dieu cette tendresse maternelle qui est si nécessaire au cœur souffrant; mais il n'a pu le faire sans en affaiblir le sentiment. Mais d'autre part il a donné à la piété

quelque chose de plus mâle et de plus intime. Il a créé un lien plus direct entre le fidèle et son Dieu, la conscience est entrée en scène et le péché est devenu une faute morale contre Dieu. Dès lors le fidèle n'avait plus besoin de l'intermédiaire du prêtre ni des sacrifices, car Dieu répondait directement à son cœur. Dieu est devenu le Dieu spirituel et vivant, et cette vie s'est communiquée à la poésie religieuse d'Israël, qui le cherche dans les merveilles de la nature aussi bien que dans les leçons de l'histoire et dans les profondeurs de la conscience. Le psaume 139 exprime cette idée avec une richesse d'images et une force incomparable :

Où irai-je loin de ton esprit?
Où fuirai-je loin de ta face?
Si je monte aux cieux tu y es ;
Si je me couche aux enfers, t'y voilà,
Si prenant les ailes de l'Aurore
J'allais me cacher au bout de la mer,
Là même ta main me conduirait
Et ta droite me saisirait.
Si je dis : Qu'autour de moi il n'y ait que ténèbres
Et que la clarté qui m'entoure se change en nuit!
Les ténèbres mêmes ne sont pas sombres pour toi,
Et la nuit sera claire comme le jour,
Lumière et ténèbres c'est tout un.

Il est difficile d'exprimer d'une façon plus vi-

vante la toute puissance de Dieu et sa présence universelle ; mais là même nous retrouvons les traces de l'ancienne conception traditionnelle qui faisait des ténèbres la demeure de Jéhova.

Une pareille transformation n'a pu s'accomplir qu'à la longue et dans le cours des siècles ; mais il faut en chercher le germe jusque dans les origines de la religion chaldéenne. Certaines idées que l'on croyait récentes en Israël sont aussi anciennes que la Chaldée et que l'Égypte. C'est un des résultats les plus certains de la découverte de ces psaumes qui nous ont livré l'âme de l'ancienne Chaldée ; la littérature égyptienne nous amènerait au même résultat.

Le psaume 20 est un psaume royal écrit pour célébrer l'entrée en campagne d'un prince ; et les souhaits dont le poète l'accompagne se terminent par les mots :

Ceux-ci se font gloire de leurs chars,
Ceux-là de leur cavalerie ;
Mais nous, c'est du nom de Jéhova notre Dieu.
Eux ont plié et sont tombés ;
Mais nous, nous restons droits et fermes.

Édouard Reuss citait ces paroles comme une preuve de la date récente du psaume. Il pensait que ces sentiments étaient l'indice d'une époque

de défaillance politique et militaire. Or le poème de Pentaour met ces paroles, dix-huit cents ans avant notre ère, dans la bouche d'un des plus grands conquérants, de Ramsès[1] :

Un père peut-il oublier son fils?..... Je t'invoque, ô mon père Ammon! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi; toutes les nations se sont réunies contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné, aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi... Mais Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers... L'œuvre des hommes n'est rien, Ammon l'emportera sur eux!

Les ressemblances sont si nombreuses et si profondes, certaines d'entre elles tiennent de si près aux origines mêmes de la pensée religieuse d'Israël, qu'il est impossible d'admettre que tout se réduise à des emprunts littéraires faits à une époque plus ou moins récente. Il a dû y avoir une tradition commune, et avant la captivité de Babylone, avant même l'époque d'Ézéchias, Israël chantait ses psaumes et ses cantiques. Le psaume 137 nous en fournit la preuve indirecte :

Sur les bords des fleuves de Babel nous étions assis
Et nous pleurions en pensant à Sion.
Aux saules de la contrée
Nous avions suspendu nos harpes;

1. Maspero, *Hist. Ancienne*, p. 227-231.

Car là nos vainqueurs nous demandaient des chants,
Nos oppresseurs de joyeux cantiques.
« Chantez-nous des hymnes de Sion! »
— Comment chanter les hymnes de Jéhova
Sur une terre étrangère?
Si je t'oublie, Jérusalem,
Que ma droite s'oublie!.....

Les hymnes de Sion, c'est-à-dire ce que nous appelons les psaumes de David, existaient donc déjà, ils étaient déjà connus à cette époque. Et quoi d'étonnant, puisque la tradition antique a immortalisé David sous les traits du chantre aimable d'Israël? Si des cantiques venant de cette époque reculée nous sont parvenus, ils auront subi sans doute au cours des siècles des modifications, et peut-être se sont-ils enrichis d'allusions à des événements plus récents; mais les psaumes chaldéens sont là pour nous prouver que la donnée générale de nos Psaumes est antique.

Telle est la haute signification de cette résurrection de l'antique civilisation babylonienne à laquelle nous assistons. Babel et la Bible, c'est la lutte de la pierre et du livre. Ceci a tué cela. Le peuple écrasé, foulé aux pieds par la puissance de Babylone a triomphé du colosse qui l'avait abattu,

et la tour de Babel est depuis longtemps réduite en poussière, que la Bible, sans laquelle son nom même nous serait inconnu, vit encore.

Mais voici que, par un retour des choses de ce monde, la science a relevé ces ruines. L'antique sagesse de la Chaldée ressuscite et se dresse en face de la religion juive qui en est issue et qui a répandu dans le monde, en les épurant et en les pénétrant d'un souffle nouveau, les idées contenues en germe dans les conceptions scientifiques des Chaldéens; et chaque pierre, chaque brique nouvelle qui sort de terre ajoute à la hauteur de l'édifice qui domine de sa masse imposante la littérature d'Israël et sa civilisation; mais, du même coup, elle rehausse l'antiquité des textes bibliques que la critique, en l'absence de points de repère, se plaisait à trop rajeunir; et en nous les présentant dans leur connexité historique, elle nous fait mieux sentir la grandeur et l'unité de l'esprit qui les anime.

ANGERS. — IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER

318904

UNIVERSITY OF CHICAGO
48 456 444